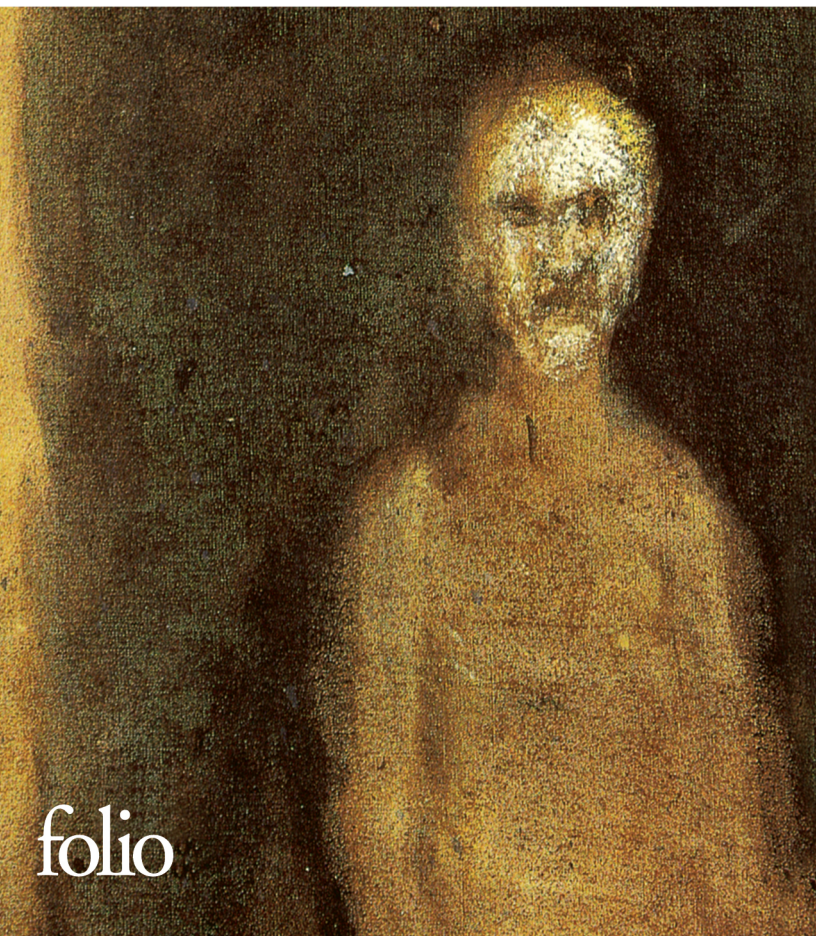


# Jorge Semprun

## L'écriture ou la vie



folio



Jorge Semprun

*de l'académie Goncourt*

# L'écriture ou la vie

Gallimard

Couverture : Zoran Music, *Autoportrait* (détail) © ADAGP, 2007.  
Collection particulière, Suisse.

© *Éditions Gallimard, 1994.*

*À Cécilia,  
pour la merveille  
de son regard émerveillé.*

*« Qui veut se souvenir doit se confier à l'oubli, à ce risque qu'est l'oubli absolu et à ce beau hasard que devient alors le souvenir. »*

Maurice Blanchot

*« ... je cherche la région cruciale de l'âme où le Mal absolu s'oppose à la fraternité. »*

André Malraux

## *Première partie*



## LE REGARD

Ils sont en face de moi, l'œil rond, et je me vois soudain dans ce regard d'effroi : leur épouvante.

Depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir, à Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante, une fois par semaine, aux douches. Pas de visage, sur ce corps dérisoire. De la main, parfois, je frôlais une arcade sourcilière, des pommettes saillantes, le creux d'une joue. J'aurais pu me procurer un miroir, sans doute. On trouvait n'importe quoi au marché noir du camp, en échange de pain, de tabac, de margarine. Même de la tendresse, à l'occasion.

Mais je ne m'intéressais pas à ces détails.

Je voyais mon corps, de plus en plus flou, sous la douche hebdomadaire. Amaigri mais vivant : le sang circulait encore, rien à craindre. Ça suffirait, ce corps amenuisé mais disponible, apte à une survie rêvée, bien que peu probable.

La preuve, d'ailleurs : je suis là.

Ils me regardent, l'œil affolé, rempli d'horreur.

Mes cheveux ras ne peuvent pas être en cause, en être la cause. Jeunes recrues, petits paysans,

d'autres encore, portent innocemment le cheveu ras. Banal, ce genre. Ça ne trouble personne, une coupe à zéro. Ça n'a rien d'effrayant. Ma tenue, alors ? Sans doute a-t-elle de quoi intriguer : une défroque disparate. Mais je chausse des bottes russes, en cuir souple. J'ai une mitraillette allemande en travers de la poitrine, signe évident d'autorité par les temps qui courent. Ça n'effraie pas, l'autorité, ça rassure plutôt. Ma maigreur ? Ils ont dû voir pire, déjà. S'ils suivent les armées alliées qui s'enfoncent en Allemagne, ce printemps, ils ont déjà vu pire. D'autres camps, des cadavres vivants.

Ça peut surprendre, intriguer, ces détails : mes cheveux ras, mes hardes disparates. Mais ils ne sont pas surpris, ni intrigués. C'est de l'épouvante que je lis dans leurs yeux.

Il ne reste que mon regard, j'en conclus, qui puisse autant les intriguer. C'est l'horreur de mon regard que révèle le leur, horrifié. Si leurs yeux sont un miroir, enfin, je dois avoir un regard fou, dévasté.

Ils sont sortis de la voiture à l'instant, il y a un instant. Ont fait quelques pas au soleil, dégourdisant les jambes. M'ont aperçu alors, se sont avancés.

Trois officiers, en uniforme britannique.

Un quatrième militaire, le chauffeur, est resté près de l'automobile, une grosse Mercedes grise qui porte encore des plaques d'immatriculation allemandes.

Ils se sont avancés vers moi.

Deux d'une trentaine d'années, blonds, plutôt

roses. Le troisième, plus jeune, brun, arbore un écusson à croix de Lorraine où est inscrit le mot « France ».

Je me souviens des derniers soldats français que j'ai vus, en juin 1940. De l'armée régulière, s'entend. Car des irréguliers, des francs-tireurs, j'en avais vu depuis : de nombreux. Enfin, relativement nombreux, assez pour en garder quelque souvenir.

Au « Tabou », par exemple, dans le maquis bourguignon, entre Laignes et Larrey.

Mais les derniers soldats réguliers de l'armée française, ce fut en juin 1940, dans les rues de Redon. Ils étaient misérables, se repliant en désordre, dans le malheur, la honte, gris de poussière et de défaite, défaits. Celui-ci, cinq ans après, sous un soleil d'avril, n'a pas la mine défaite. Il arbore une France sur son cœur, sur la poche gauche de son blouson militaire. Triomphalement, joyeusement du moins.

Il doit avoir mon âge, quelques années de plus. Je pourrais sympathiser.

Il me regarde, effaré d'effroi.

- Qu'y a-t-il ? dis-je, irrité, sans doute cassant. Le silence de la forêt qui vous étonne autant ?

Il tourne la tête vers les arbres, alentour. Les autres aussi. Dressent l'oreille. Non, ce n'est pas le silence. Ils n'avaient rien remarqué, pas entendu le silence. C'est moi qui les épouvante, rien d'autre, visiblement.

- Plus d'oiseaux, dis-je, poursuivant mon idée. La fumée du crématoire les a chassés, dit-on. Jamais d'oiseaux dans cette forêt...

Ils écoutent, appliqués, essayant de comprendre.

- L'odeur de chair brûlée, c'est ça !

Ils sursautent, se regardent entre eux. Dans un malaise quasiment palpable. Une sorte de hoquet, de haut-le-cœur.

« Étrange odeur », a écrit Léon Blum.

Déporté en avril 1943, avec Georges Mandel, Blum a vécu deux ans à Buchenwald. Mais il était enfermé en dehors de l'enceinte proprement dite du camp : au-delà de la barrière de barbelés électrifiés, dans une villa du quartier des officiers S.S. Il n'en sortait jamais, personne n'y pénétrait que les soldats de garde. Deux ou trois fois, il avait été conduit chez le dentiste. Mais c'était en voiture, la nuit, sur des routes désertes dans la forêt de hêtres. Les S.S., a-t-il consigné dans ses souvenirs, circulaient sans cesse mitraillette en bandoulière et chiens en laisse, dans l'étroit chemin de ronde ménagé entre la palissade barbelée et la maison. « Comme des ombres impassibles et muettes », a écrit Léon Blum.

C'est la rigueur de cette clôture qui explique son ignorance. Léon Blum ne savait même pas où il se trouvait, dans quelle région de l'Allemagne il avait été déporté. Il a vécu deux ans dans une villa du quartier des casernes S.S. de Buchenwald en ignorant tout de l'existence du camp de concentration, si proche pourtant.

« Le premier indice que nous en avons surpris, a-t-il écrit au retour, est l'étrange odeur qui nous parvenait souvent le soir, par les fenêtres ouvertes, et qui nous obsédait la nuit tout entière quand le

vent continuait à souffler dans la même direction : c'était l'odeur des fours crématoires. »

On peut imaginer Léon Blum, ces soirs-là. De printemps, probablement : fenêtres ouvertes sur la douceur du printemps revenu, les effluves de la nature. Moments de nostalgie, de vague à l'âme, dans la déchirante incertitude du renouveau. Et soudain, portée par le vent, l'étrange odeur. Douceâtre, insinuante, avec des relents âcres, proprement écœurants. L'odeur insolite, qui s'avérerait être celle du four crématoire.

Étrange odeur, en vérité, obsédante.

Il suffirait de fermer les yeux, encore aujourd'hui. Il suffirait non pas d'un effort, bien au contraire, d'une distraction de la mémoire remplie à ras bord de balivernes, de bonheurs insignifiants, pour qu'elle réapparaisse. Il suffirait de se distraire de l'opacité chatoyante des choses de la vie. Un bref instant suffirait, à tout instant. Se distraire de soi-même, de l'existence qui vous habite, vous investit obstinément, obtusement aussi : obscur désir de continuer à exister, de persévérer dans cette obstination, quelle qu'en soit la raison, la déraison. Il suffirait d'un instant de vraie distraction de soi, d'autrui, du monde : instant de non-désir, de quiétude d'en deçà de la vie, où pourrait affleurer la vérité de cet événement ancien, originaire, où flotterait l'odeur étrange sur la colline de l'Ettersberg, patrie étrangère où je reviens toujours.

Il suffirait d'un instant, n'importe lequel, au hasard, au dépourvu, par surprise, à brûle-pourpoint. Ou bien d'une décision mûrement réfléchie, tout au contraire.

L'étrange odeur surgirait aussitôt, dans la réalité de la mémoire. J'y renaîtrais, je mourrais d'y revivre. Je m'ouvrirais, perméable, à l'odeur de vase de cet estuaire de mort, entêtante.

J'avais plutôt envie de rire, pourtant, avant l'apparition de ces trois officiers. De gambader au soleil, poussant des cris d'animal - orfraie ? c'est comment l'orfraie ? - courant d'un arbre à l'autre dans la forêt de hêtres.

Ça me faisait plutôt du bien, en somme, d'être vivant.

La veille, vers midi, une sirène d'alerte avait retenti. *Feindalarm, Feindalarm !* criait une voix rauque, pleine de panique, dans le circuit des haut-parleurs. On attendait ce signal depuis quelques jours, depuis que la vie du camp s'était paralysée, à l'approche des avant-gardes blindées du général Patton.

Plus de départ, à l'aube, vers les kommandos extérieurs. Dernier appel général des déportés le 3 avril. Plus de travail, sauf dans les services intérieurs de maintenance. Une attente sourde régnait à Buchenwald. Le commandement S.S. avait renforcé la surveillance, doublé les gardes des miradors. Les patrouilles étaient de plus en plus fréquentes sur le chemin de ronde, au-delà de l'enceinte de barbelés électrifiés.

Une semaine, ainsi, dans l'attente. Le bruit de la bataille se rapprochait.

À Berlin, la décision fut prise d'évacuer le camp, mais l'ordre ne fut exécuté qu'en partie. Le comité

international clandestin organisa aussitôt une résistance passive. Les déportés ne se présentèrent pas aux appels destinés à les regrouper pour le départ. Des détachements S.S. furent alors lâchés dans les profondeurs du camp, armés jusqu'aux dents mais apeurés par l'immensité de Buchenwald. Par la masse décidée et insaisissable de dizaines de milliers d'hommes encore valides. Les S.S. tiraient parfois en rafales aveugles, essayant de contraindre les déportés à se rassembler sur la place d'appel.

Mais comment terroriser une foule déterminée par le désespoir, se trouvant au-delà du seuil de la mort ?

Sur les cinquante mille détenus de Buchenwald, les S.S. ne parvinrent à évacuer qu'à peine la moitié : les plus faibles, les plus âgés, les moins organisés. Ou alors ceux qui, comme les Polonais, avaient collectivement préféré l'aventure sur les routes de l'évacuation à l'attente d'une bataille indécise. D'un massacre probable de dernière heure. On savait que des équipes S.S. armées de lance-flammes étaient arrivées à Buchenwald.

Je ne vais pas raconter nos vies, je n'en ai pas le temps. Pas celui, du moins, d'entrer dans le détail, qui est le sel du récit. Car les trois officiers en uniforme britannique sont là, plantés devant moi, l'œil exorbité.

Ils attendent je ne sais quoi, mais le font de pied ferme.

Le 11 avril, la veille, donc, pour en finir en deux mots, peu avant midi, la sirène d'alerte avait retenti, mugissant par coups brefs, répétés de façon lancinante.

*Feindalarm, Feindalarm !*

L'ennemi était aux portes : la liberté.

Les groupes de combat se sont alors rassemblés aux points fixés d'avance. À quinze heures, le comité militaire clandestin a donné l'ordre de passer à l'action. Des copains ont surgi soudain, les bras chargés d'armes. Des fusils automatiques, des mitraillettes, quelques grenades à manche, des parabellums, des bazookas, puisqu'il n'y a pas de mot français pour cette arme antichar. *Panzerfaust*, en allemand. Des armes volées dans les casernes S.S., lors du désordre provoqué par le bombardement aérien d'août 1944, en particulier. Ou abandonnées par des sentinelles dans les trains qui ramenèrent les survivants juifs d'Auschwitz, en plein hiver. Ou bien sorties en pièces détachées des usines Gustloff, montées ensuite dans des ateliers clandestins du camp.

Des armes patiemment réunies au long des longues années pour ce jour improbable : aujourd'hui.

Le groupe de choc des Espagnols était massé dans une aile du rez-de-chaussée du block 40, le mien. Dans l'allée, entre ce block et le 34 des Français, Palazôn est apparu, suivi par ceux qui portaient les armes, au pas de course.

- *Grupos, a formar !* hurlait Palazôn, le responsable militaire des Espagnols.

Nous avons sauté par les fenêtres ouvertes, en hurlant aussi.

Chacun savait quelle arme lui était destinée, quel chemin prendre, quel objectif atteindre. Désarmés, mêlés à la foule hagarde, affamée, désorientée, des

dimanches après-midi, nous avions déjà répété ces gestes, parcouru cet itinéraire : l'élan était devenu réflexe.

À quinze heures trente, la tour de contrôle et les miradors avaient été occupés. Le communiste allemand Hans Eiden, l'un des doyens de Buchenwald, pouvait s'adresser aux détenus à travers les haut-parleurs du camp.

Plus tard, nous marchions sur Weimar, en armes. Nuit tombée, les blindés de Patton nous rattrapaient sur la route. Leurs équipages découvraient, ébahis tout d'abord, exultant après nos explications, ces bandes armées, ces étranges soldats en haillons. On échangeait des mots de reconnaissance dans toutes les langues de la vieille Europe, sur la colline de l'Ettersberg.

Aucun d'entre nous, jamais, n'aurait osé faire ce rêve. Aucun d'assez vivant encore pour rêver, pour se hasarder à imaginer un avenir. Sous la neige des appels, alignés au cordeau par milliers pour assister à la pendaison d'un camarade, nul d'entre nous n'aurait osé faire ce rêve jusqu'au bout : une nuit, en armes, marchant sur Weimar.

Survivre, simplement, même démuni, diminué, défait, aurait été déjà un rêve un peu fou.

Nul n'aurait osé faire ce rêve, c'est vrai. Pourtant, c'était comme un rêve, soudain : c'était vrai.

Je riais, ça me faisait rire d'être vivant.

Le printemps, le soleil, les copains, le paquet de Camel que m'avait donné cette nuit un jeune soldat américain du Nouveau-Mexique, au castillan chantonnant, ça me faisait plutôt rire.

Peut-être n'aurais-je pas dû. Peut-être est-ce indécent de rire, avec la tête que je semble avoir. A observer le regard des officiers en uniforme britannique, je dois avoir une tête à ne pas rire.

A ne pas faire rire non plus, apparemment.

Ils sont à quelques pas de moi, silencieux. Ils évitent de me regarder. Il y en a un qui a la bouche sèche, ça se voit. Le deuxième a un tic de la paupière, nerveux. Quant au Français, il cherche quelque chose dans une poche de son blouson militaire, ça lui permet de détourner la tête.

Je ris encore, tant pis si c'est déplacé.

- Le crématoire s'est arrêté hier, leur dis-je. Plus jamais de fumée sur le paysage. Les oiseaux vont peut-être revenir !

Ils font la grimace, vaguement écœurés.

Mais ils ne peuvent pas vraiment comprendre. Ils ont saisi le sens des mots, probablement. Fumée : on sait ce que c'est, on croit savoir. Dans toutes les mémoires d'homme, il y a des cheminées qui fument. Rurales à l'occasion, domestiques : fumées des lieux-lares.

Cette fumée-ci, pourtant, ils ne savent pas. Et ils ne sauront jamais vraiment. Ni ceux-ci, ce jour-là. Ni tous les autres, depuis. Ils ne sauront jamais, ils ne peuvent pas imaginer, quelles que soient leurs bonnes intentions.

Fumée toujours présente, en panaches ou volutes, sur la cheminée trapue du crématoire de Buchenwald, aux abords de la baraque administrative du service du travail, *YArbeitsstatistik*, où j'avais travaillé cette dernière année.

Il me suffisait d'un peu pencher la tête, sans quit-

ter mon poste de travail au fichier central, de regarder par l'une des fenêtres donnant sur la forêt. Le crématoire était là, massif, entouré d'une haute palissade, couronné de fumée.

Ou bien de flammes, la nuit.

Lorsque les escadrilles alliées s'avançaient vers le cœur de l'Allemagne, pour des bombardements nocturnes, le commandement S.S. demandait qu'on éteignît le four crématoire. Les flammes, en effet, dépassant de la cheminée, étaient un point de repère idéal pour les pilotes anglo-américains.

*Krematorium, ausmachen* ! criait alors une voix brève, impatientée, dans le circuit des haut-parleurs.

« Crématoire, éteignez ! »

Nous dormions, la voix sourde de l'officier S.S. de service à la tour de contrôle nous réveillait. Ou plutôt : elle faisait d'abord partie de notre sommeil, elle résonnait dans nos rêves, avant de nous réveiller. À Buchenwald, lors des courtes nuits où nos corps et nos âmes s'acharnaient à reprendre vie - obscurément, avec une espérance tenace et charnelle que démentait la raison, sitôt le jour revenu -, ces deux mots, *Krematorium, ausmachen* ! qui éclataient longuement dans nos rêves, les remplissant d'échos, nous ramenaient aussitôt à la réalité de la mort. Nous arrachaient au rêve de la vie.

Plus tard, quand nous sommes revenus de cette absence, lorsqu'ils se faisaient entendre - pas forcément dans un rêve nocturne : une rêverie en plein jour, un moment de désarroi, même au milieu d'une conversation aimable, feraient tout aussi bien l'affaire -, plus tard, ces deux mots allemands -

ce sont toujours ces deux mots, eux seulement, *Krematorium*, *ausmachen* ! qui se sont fait entendre -, plus tard, ils nous renverraient également à la réalité.

Ainsi, dans le sursaut du réveil, ou du retour à soi, il nous arrivait de soupçonner que la vie n'avait été qu'un rêve, parfois plaisant, depuis le retour de Buchenwald. Un rêve dont ces deux mots nous réveillaient soudain, nous plongeant dans une angoisse étrange par sa sérénité. Car ce n'était pas la réalité de la mort, soudain rappelée, qui était angoissante. C'était le rêve de la vie, même paisible, même rempli de petits bonheurs. C'était le fait d'être vivant, même en rêve, qui était angoissant.

« S'en aller par la cheminée, partir en fumée » étaient des locutions habituelles dans le sabir de Buchenwald. Dans le sabir de tous les camps, les témoignages n'en manquent pas. On les employait sur tous les modes, tous les tons, y compris celui du sarcasme. Surtout, même entre nous, du moins. Les S.S. et les contremaîtres civils, les *Meister*, les employaient toujours sur le ton de la menace ou de la prédiction funeste.

Ils ne peuvent pas comprendre, pas vraiment, ces trois officiers. Il faudrait leur raconter la fumée : dense parfois, d'un noir de suie dans le ciel variable. Ou bien légère et grise, presque vaporeuse, voguant au gré des vents sur les vivants rassemblés, comme un présage, un au revoir.

Fumée pour un linceul aussi vaste que le ciel, dernière trace du passage, corps et âmes, des copains.

Il y faudrait des heures, des saisons entières,